

La conférence sur le Fils présentait et commentait des images. Celle sur l'Esprit s'est appuyée sur de la musique. Pour nommer Dieu du nom de Père, nous allons écouter des lectures tirées de La Bible.

1. Dieu

① Lecture biblique

*Les cieux proclament la gloire de Dieu,
Le firmament raconte l'ouvrage de ses mains.
Le jour au jour en livre le récit
Et la nuit à la nuit en donne connaissance.*

*Pas de paroles dans ce récit,
Pas de voix qui s'entende;
Mais sur toute la terre en paraît le message
Et la nouvelle, aux limites du monde.*

*Là, se trouve la demeure du soleil :
Tel un époux, il paraît hors de sa tente,
Il s'élançe en conquérant joyeux.*

*Il paraît où commence le ciel,
Il s'en va jusqu'ou le ciel s'achève :
Rien n'échappe à son ardeur.*

(Psaume 18A)

Peut-être que la première question à poser, c'est celle de l'existence de Dieu. L'intuition de départ porte d'ailleurs moins sur l'existence de Dieu que sur l'étonnement devant l'univers. « *Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien* », se demandait le philosophe et mathématicien allemand Leibnitz. « *Ce qui est incompréhensible, c'est que le monde soit compréhensible* », écrivait de son côté Einstein (in : « *Comment je vois le monde* »).

Je vous raconte une petite parabole pour essayer de me faire comprendre. Je suppose qu'un matin en ouvrant mon garage, je trouve, au lieu de ma petite voiture asiatique, une magnifique Rolls Royce ! Je puis ouvrir les portes de ce magnifique bolide, ouvrir son capot, en explorer la mécanique pour en comprendre le fonctionnement. Voilà la démarche scientifique. Mais je puis aussi me poser une autre question : D'où vient cette berline inattendue ? Qui l'a apportée dans mon garage. A cette question, les sciences ne peuvent pas apporter de réponse. Voilà le domaine de la philosophie et de la religion.

Permettez-moi ici une parenthèse. Vous avez appris sans doute que des *lobbys* de chrétiens fondamentalistes américains, et plus récemment musulmans turcs, lancent des attaques répétées contre la théorie pourtant universellement admise de l'évolution des espèces initiée au XIXe siècle par Charles Darwin. Voilà des gens qui, en parlant de « *Dessein Intelligent* », confondent ces deux approches différentes de l'univers que sont la science et la foi. Ils défendent ainsi des visions politiques très réactionnaires. Le père dominicain Jacques Arnould, ingénieur agronome, docteur en théologie et en histoire des sciences (<http://hebdo.nouvelobs.com/p2204/articles/a331765.html>) dit dans le « *Nouvel Observateur* : « *Un jour, le secrétaire général de l'UIP [Université interdisciplinaire de Paris, en réalité un organisme à fonds privés, recevant des aides de la Fondation John Templeton « pour le progrès de la religion dans les sciences »] m'a invité à rejoindre son camp en me disant qu'il me proposait une « Ferrari » (le Dessein intelligent) pour attirer plus vite de nouveaux fidèles. Je lui ai répondu que le Christ était bien entré dans Jérusalem à dos de mule, lui. Où est le message biblique dans tout ça ? Je ne vois que des simplismes et des amalgames. Pour moi, le sens de la religion, c'est d'abord de se poser des questions. On me demande souvent comment je peux croire à la fois en Dieu et en Darwin. Mais je ne « crois » pas en Darwin, je suis sensible à ce que les scientifiques me disent aujourd'hui du vivant et du cosmos. Comme je suis conscient du fait que toute hypothèse scientifique sur l'origine du monde laisse ouvert le problème du commencement de l'univers. L'interrogation sur le sens de l'existence humaine reste toujours à reprendre. Mais nous sommes en droit de refuser toute revendication de type intégriste. Mon premier souci est de rendre à Dieu ce qui est à Dieu et à Darwin ce qui est à Darwin. »*

Si devant le monde prodigieux qu'explore la science, nous ne ressentons pas de choc, nous ne sommes pas étonnés, nous ne nous poserons jamais les questions ultimes qui étaient celles du philosophe de Leipzig ou du physicien d'Ulm. Face à l'univers, si vous ne vous émerveillez pas, si vous n'êtes saisi de surprise, alors vous ne vous poserez pas la question de Dieu. C'est encore Einstein qui a écrit : « *J'éprouve l'émotion la plus forte devant le mystère de la vie. Ce sentiment fonde le beau et le vrai, il suscite l'art et la science. Si quelqu'un ne connaît pas cette sensation ou ne peut plus ressentir étonnement ou surprise, il est un mort vivant et ses yeux sont désormais aveugles* » (in : « *Comment je vois le monde* »).

Bien sûr, le problème du mal barre la route à l'éblouissement à beaucoup de cœurs et d'esprits. Il n'est pas question de l'esquiver et je l'aborderai modestement en fin de soirée. Seulement, au préalable, il faut apprendre à s'étonner du bien, à s'émerveiller de la nature. On ne peut pas démontrer « scientifiquement » qu'un coucher de soleil soit extraordinaire, qu'une nuit étoilée ou un vol d'hirondelles soient fantastiques. Nous sommes libres de refuser cette surprise. Dans les *Souvenirs de la maison des morts* où le grand romancier russe Dostoïevski raconte son expérience du bagne, il en définit l'enfer par ces simples mots : « *personne ici ne pouvait étonner personne...* » Une société où l'on refuse de s'étonner n'est plus qu'un enfer glacé.

Comment prouver que le corps humain et la vie, c'est merveilleux ? Comment démontrer que la musique de Bach, c'est génial ? Et elle l'est vraiment ! Mais cela ne relève pas des preuves de la science. L'existence de Dieu est une réalité qui découle d'une confiance fondée sur la raison, à partir de la surprenante splendeur de l'univers...

Le choc du Beau : je l'ai reçu un peu avant trente ans. J'étais en pleine nuit intérieure, J'étais envoûté par le vertige de l'incroyance, de l'absurde... et puis, un soir, en écoutant l'extraordinaire beauté de la musique dont Jean Sébastien Bach enveloppe son Oratorio de Noël, est montée en moi cette conviction : « il n'est pas possible qu'il y ait une telle beauté et que Dieu n'existe pas ! » Et Dieu m'est tombé dessus. Et toutes les tempêtes à la surface des années qui ont suivi, n'ont jamais pu atteindre une certitude et une paix de fond : « Dieu existe. Il est là. Il m'aime. » C'est avec joie que j'ai découvert récemment ce mot paradoxal et plein d'humour du penseur roumain Cioran – « *Dieu peut remercier Bach, parce que Bach est la preuve de l'existence de Dieu* » -, car c'est exactement ce que j'ai vécu !

Je me rappelle cette mer de nuages admirée au pied du refuge de l'aiguille du Goûter à Chamonix, tel visage humain, une fleur des champs, les découvertes des sciences, et je reçois à chaque fois le choc de découvrir quelque chose de la splendeur des êtres. Cette admiration, dans un cœur d'enfant émerveillé, ne devient-elle pas chemin vers l'Intelligence géniale qui crée à tout instant l'univers éblouissant ?

2. Celui qui est

🕒 Lecture biblique

Moïse gardait le troupeau de son beau-père Jéthro, prêtre de Madiane. Il mena le troupeau au-delà du désert et parvint à l'Horeb, la montagne de Dieu. L'ange du Seigneur lui apparut au milieu d'un feu qui sortait d'un buisson. Moïse regarda : le buisson brûlait sans se consumer. Moïse se dit alors : « Je vais faire un détour pour voir cette chose extraordinaire : pourquoi le buisson ne brûle-t-il pas ? »

Le Seigneur vit qu'il avait fait un détour pour venir regarder, et Dieu l'appela du milieu du buisson : « Moïse ! Moïse ! » Il dit : « Me voici ! » Dieu dit alors : « N'approche pas d'ici ! Retire tes sandales, car le lieu que foulent tes pieds est une terre sainte ! e suis le Dieu de ton père, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob. » Moïse se voila le visage car il craignait de porter son regard sur Dieu.

Le Seigneur dit à Moïse : « J'ai vu, oui, j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu ses cris sous les coups des chefs de corvée. Oui, je connais ses souffrances. Je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens et le faire monter de cette terre vers une terre spacieuse et fertile, vers une terre ruisselant de lait et de miel, vers le pays de Canaan. La clameur des fils d'Israël est parvenue jusqu'à moi, et j'ai vu l'oppression que leur font subir les Égyptiens. Et maintenant, va ! Je t'envoie chez Pharaon : tu feras sortir d'Égypte mon peuple, les fils d'Israël. »

Moïse dit à Dieu : « Qui suis-je pour aller trouver Pharaon, et pour faire sortir d'Égypte les fils d'Israël ? »

Dieu lui répondit : « Je suis avec toi. Et voici à quel signe on reconnaîtra que c'est moi qui t'ai envoyé : quand tu auras fait sortir d'Égypte mon peuple, vous rendrez un culte à Dieu sur cette montagne. »

Moïse répondit : « J'irai donc trouver les fils d'Israël, et je leur dirai : 'Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous.' Ils vont me demander quel est son nom ; que leur répondrai-je ? »

Dieu dit à Moïse : « JE SUIS celui qui suis. Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : 'Celui qui m'a envoyé vers vous, c'est : JE-SUIS.' » Dieu dit encore à Moïse : « Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : 'Celui qui m'a envoyé vers vous, c'est YAHVÉ, c'est LE SEIGNEUR, le Dieu de vos pères, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob.' C'est là mon nom pour toujours, c'est le mémorial par lequel vous me célébrerez, d'âge en âge.' »

(Exode 3, 1-15)

Avec ce récit de l'Exode que nous venons d'entendre, nous entrons dans le domaine de la Révélation et donc de la foi. Dieu révèle quelque chose de son être que, livré à ses seules ressources, l'homme ne pourrait pas connaître. Il s'agit ici de *Théologie* qui est la réflexion sur le mystère de Dieu qui se fonde sur l'étude des textes bibliques considérés comme révélés par Dieu.

Quel est ton nom ?, demande Moïse. Il obtient cette réponse flamboyante : « *Celui qui est.* » Que de discussions, depuis des siècles, ont suivi cette révélation fulgurante et mystérieuse à la fois ! Faisons en chanter quelques harmonies.

- Si Dieu a un nom, cela veut dire d'abord qu'il n'est pas un objet sur lequel on puisse poser une main possessive. On ne peut pas disposer de lui, l'utiliser dans son intérêt personnel.
- Mais en même temps, ce Dieu qui livre son nom ineffable, indicible, est Celui qui entend la clameur du peuple asservi et qui s'en fait proche pour le délivrer de sa captivité. Il n'est pas un principe abstrait, il est un *Je* à qui on peut dire *Tu*. Il n'est pas seulement quelqu'un dont on parle, mais à *qui* on parle, à qui on s'adresse, que l'on peut rencontrer dans une communion personnelle, qui s'engage aux côtés de l'homme.
- Dieu, et c'est ainsi que l'a compris toute la Tradition chrétienne, est la plénitude de l'être, sans origine et sans fin. Lui seul EST. Il est par lui-même pleinement, sans recevoir l'être de qui que ce soit. Il est aussi Celui qui seul donne l'être. Comme le dit le Catéchisme de l'Eglise catholique : « *Alors que toutes les créatures ont reçu de Lui tout leur être et leur avoir, Lui seul est son être même et Il est de Lui-même tout ce qu'il est* (213).
- Ce Nom divin reste pourtant et bien évidemment mystérieux. Il revêt plusieurs significations. Si, comme c'est probable, le mot hébreu ici utilisé est *Jahveh*, il s'agit du verbe être à l'imparfait ou inaccompli qui, dans les langues sémites désignent une action inachevée. On pourrait alors le traduire par l'expression liturgique : « *Je suis Celui qui était, qui est et qui vient* », Celui qui n'a jamais fini d'être. Celui qui est, autrefois, maintenant et dans l'avenir. Mais on peut aussi le rendre par l'expression « *Je Suis Celui qui Suis* », ou encore « *Je Suis qui je Suis.* » Ce Nom tout à la fois révèle et cache. Il exprime Dieu comme ce qu'Il est, infiniment au-dessus de tout ce que nous pouvons concevoir ou dire : Il est le « Dieu caché », comme le dit le livre d'Isaïe 45.

L'Être de Dieu est un abîme, un vertige pour la pensée et c'est justement pour cette raison qu'il n'entre pas en concurrence avec l'être du monde. Une image bien insuffisante peut balbutier cela. La musique n'est pas gênée par la lumière. Elle n'a pas besoin d'éliminer la lumière pour prendre toute la place. Elle pénètre la lumière, elle la rend toute entière sonore. Ainsi Dieu pour occuper toute la place n'a-t-il pas besoin d'éliminer le monde. L'Être de Dieu imbibé l'être du monde, il le pénètre, il le crée, le soutient, le conserve. Il joue au cœur du monde comme la musique au cœur de la lumière, sans que sa totale pureté, sa totale simplicité, sa totale liberté ne soit en rien affectées par lui. Que le monde soit ou non, en Dieu rien n'est accru ni diminué.

Mais si le monde est, c'est en Dieu qu'il est, qu'il vit, qu'il se meut. Mais au cœur même du monde, pour qu'il puisse être, vivre et se mouvoir dans son autonomie, dans la liberté qui est le plus grand cadeau ait à l'homme et à l'univers, il faut que Dieu, qui le crée et le conserve, reste caché. N'est-ce

pas en ce sens qu'on pourrait entendre le vers du poète allemand Hölderlin : « Dieu crée le monde comme la mer le continent : en se retirant. »

③ Lecture biblique

Le troisième jour, dès le matin, il y eut des coups de tonnerre, des éclairs, une lourde nuée sur la montagne, et le son d'une trompette puissante ; dans le camp, tout le peuple trembla. Moïse fit sortir le peuple hors du camp, à la rencontre de Dieu, et ils restèrent debout au pied de la montagne. La montagne du Sinaï était toute fumante, car le Seigneur y était descendu dans le feu ; la fumée montait, comme la fumée d'une fournaise, et toute la montagne tremblait violemment. Le son de la trompette était de plus en plus fort. Moïse parlait, et Dieu lui répondait dans le tonnerre. Le Seigneur descendit sur le sommet du Sinaï, il appela Moïse sur le sommet de la montagne, et Moïse monta vers lui.

(...)

Tout le peuple voyait les éclairs, les coups de tonnerre, le son de la trompette et la montagne fumante. Ils eurent peur et restèrent à distance. Ils dirent à Moïse : « Toi, parle-nous, et nous écouterons ; mais que Dieu ne nous parle pas, car ce serait notre mort. » Moïse répondit au peuple : « N'ayez pas peur. Dieu est venu pour vous mettre à l'épreuve, pour que vous soyez pénétrés de sa crainte, et que vous ne péchiez pas. » Le peuple resta à distance, mais Moïse s'approcha de la nuée obscure où Dieu était .

(Exode 19, 16-19. 20, 18-21)

3. La nuit de la foi

Quand on débute dans la vie spirituelle, dans la vie de foi et de prière, il arrive ordinairement que nous recevions des « grâces sensibles », des « consolations », une ferveur religieuses. C'est bon et nécessaire : cela nous donne la force de persévérer.

Ensuite, très souvent aussi, viennent des périodes (qui, chez certains peuvent être très longues) où après une expérience forte de Dieu, nous nous retrouvons éprouver par le doute, dans la nuit de la foi. Cette expérience permet trois choses, me semble-t-il :

- Purifier notre foi, notre confiance en Dieu qui n'est plus « ressenti » sensiblement.
- Respecter son absolue transcendance. Faisant allusion au texte que nous venons d'entendre, saint Thomas d'Aquin n'hésite pas à écrire dans sa Somme contre les Gentils (III, 39) : « *En cette vie, nous sommes unis à Dieu comme à un inconnu. Cela vient de ce que nous connaissons de lui ce qu'il n'est pas, ce qu'il est nous demeurant totalement inconnu. C'est pourquoi pour signifier l'ignorance de cette sublime connaissance, on dit de Moïse qu'il s'approcha de la nuée obscure en laquelle Dieu résidait (Exode 20,21)* » Il nous est impossible de concevoir un être vraiment parfait, parce que tout ce que nous connaissons autour de nous et en nous est limité, Dieu est comme rien d'autre de ce que nous connaissons n'est. Nous ne pouvons ni mettre la main sur lui, ni l'enfermer dans un concept. Le ferions-nous, qu'il ne serait pas Dieu, mais une idole, un « veau d'or . »
- Respecter l'autonomie de la création, et donc des sciences en évitant toute forme de théocratie qui est une forme de totalitarisme plus pervers s'il se peut que le nazisme ou le communisme.

Je vous donne trois exemples de cette nuit de la foi :

1. **Jean de la Croix (1542-1591)** : Poète, la nuit est le symbole majeur de ses enseignements spirituels. La nuit spirituelle, est la traversée des plus grandes épreuves et tentations, qui ouvrent la voie de la contemplation et de l'union. Lorsqu'il est enfermé dans un l'infest cachot du couvent de Tolède où l'ont précipité des religieux carmes opposés à sa réforme, ne lui permet pas de se laver, de changer de linge, il est mal nourri et humilié chaque jour, privé de l'eucharistie, quand il est plongé dans cette nuit bien concrète, c'est là qu'il compose quelques uns de ses plus beaux poèmes :

*Je sais bien la fontaine qui coule et bruit,
Quoique ce soit de nuit !
Cette éternelle fontaine est en cachette,
Je sais bien où elle demeure secrète,
Quoique ce soit de nuit.*

*Je n'en sais l'origine, elle n'en a point,
Mais sais que d'elle toute origine vient,
Quoique ce soit de nuit.*

*Je sais qu'il ne peut être chose si belle,
Et que cieux et terre boivent en elle,
Quoique ce soit de nuit.*

*Je sais bien qu'en elle on ne peut trouver pied,
Et que nul ne peut la traverser à gué,
Quoique ce soit de nuit.*

*Sa pleine clarté n'est jamais obscurcie,
Et je sais d'elle la lumière jaillie,
Quoique ce soit de nuit.*

*Je sais ses courants si abondants,
Qu'enfers, cieux et peuples, ils vont irriguant,
Quoique ce soit de nuit.*

*Le courant qui s'en vient de cette fontaine,
Je sais bien qu'aussi tout-puissant il entraîne,
Quoique ce soit de nuit.*

*Le courant qui de ces deux premiers procède,
Je sais que nul de ces deux ne le précède,
Quoique ce soit de nuit.*

*Je sais que ces trois en une seule eau vive
Résident, et l'un de l'autre toujours dérivent,
Quoique ce soit de nuit.*

*Cette éternelle fontaine est en cachette
Dans ce pain vivant qui vie pour nous secrète,
Quoique ce soit de nuit.*

*Là, en lui, elle appelle les créatures
Qui de cette eau s'abreuvent, encor qu'à
l'obscur,
Parce que c'est bien la nuit.*

*Cette fontaine vive, que je désire
Dans ce pain de vie, elle-même j'admire,
Quoique ce soit de nuit.*

2. **Thérèse de Lisieux (1873-1897)** a elle aussi connu *la nuit de la foi*. Il suffit de citer ce texte qui avait été édulcoré dans les premières éditions de *L'histoire d'une âme*. Elle écrit: « *Je disais que la certitude d'aller un jour loin du pays triste et ténébreux m'avait été donnée dès mon enfance ; non seulement je croyais d'après ce que j'entendais dire aux personnes plus savantes que moi, mais encore je sentais au fond de mon cœur des aspirations vers une région plus belle. De même que le génie de Christophe Colomb lui fit pressentir qu'il existait un nouveau monde, alors que personne n'y avait songé, ainsi je sentais qu'une autre terre me servirait un jour de demeure stable. Mais tout à coup les brouillards qui m'entourent deviennent plus épais, ils pénètrent dans mon âme et l'enveloppent de telle sorte qu'il ne m'est plus possible de retrouver en elle l'image si douce de ma Patrie, tout a disparu ! Lorsque je veux reposer mon cœur fatigué des ténèbres qui l'entourent, par le souvenir du pays lumineux vers lequel j'aspire, mon tourment redouble ; il me semble que les ténèbres, empruntant la voix des pécheurs, me disent en se moquant de moi : "Tu rêves la lumière, une patrie embaumée des plus suaves parfums, tu rêves la possession éternelle du Créateur de toutes ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards qui t'entourent ! Avance, avance, réjouis-toi de la mort qui te donnera, non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant (...) O ma Mère, jamais je n'ai si bien senti combien le Seigneur est doux et miséricordieux, il ne m'a envoyé cette épreuve qu'au moment où j'ai eu la force de la supporter, plus tôt je crois bien qu'elle m'aurait plongée dans le découragement... Maintenant elle enlève tout ce qui aurait pu se trouver de satisfaction naturelle dans le désir que j'avais du Ciel... Mère bien-aimée, il me semble maintenant que rien ne m'empêche de m'envoler, car je*

n'ai plus de grands désirs si ce n'est celui d'aimer jusqu'à mourir d'amour...» Dans son Carmel, elle rejoignait « la table des pécheurs » (l'athéisme de son temps), exprimant la pureté de sa foi qu'elle ne ressent plus.

3. **Marie Noël (1883-1967)** : Dans sa jeunesse, elle vit avec ferveur la foi de son enfance. À trente-sept ans, alors qu'elle traverse une crise religieuse très profonde, après s'être tue longtemps, elle décide de publier ses *Notes intimes*, qui livrent ses combats intérieurs avec cette dédicace préliminaire : « *Aux âmes troublées, leur sœur* ». Elle parle du « *doute, cette adoration ténébreuse, [qui] aborde en tremblant l'infini ?* C'est un de ces poèmes qui va nous introduire au troisième temps de notre méditation d'aujourd'hui.

*Père, c'est vrai. Souvent la nuit,
Quand je ne sais plus où je suis,
Plus où tu es, à la male heure
De l'abîme, je vague, pleure
Et nul jamais ne m'entendra,
Mais le jour à peine m'effleure
Que je m'éveille entre tes bras. (...)*

*O Père, je suis ton petit.
De toi pour naître je sortis
Et j'y reviens pour fuir ensemble
Toutes les fois qu'ailleurs je tremble
Et même au temps du pire effroi
Quand aux ténèbres tu ressembles,
Quel Père ai-je ô mon Père ? Toi !*

On pourrait ajouter aussi le témoignage de **Mère Teresa** (1910-1997), la fondatrice des « Missionnaires de la Charité » à la suite d'une illumination intérieure. Dévouée au service des plus pauvres (notamment les mourants abandonnés sur les trottoirs de Calcutta), elle vécut cinquante ans, jusqu'à sa mort, l'épreuve de la « nuit douloureuse » de la foi. « *J'éprouve que Dieu n'est pas Dieu, écrit-elle, qu'il n'existe pas vraiment. C'est en moi de terribles ténèbres. Comme si tout était mort en moi, car tout est glacial. C'est seulement la foi aveugle qui me transporte. Parfois, l'agonie de la désolation est si grande et en même temps le vif espoir de l'Absent si profond, que l'unique prière que je réussisse encore à réciter, c'est : "Cœur sacré de Jésus, je me confie en Toi. Je comblerai ta soif d'âmes." Aujourd'hui, j'ai ressenti une joie profonde : parce que Jésus ne peut plus vivre directement l'agonie, Il désire la vivre à travers moi. Je m'abandonne plus que jamais à Lui.* » Mais quelle extraordinaire fécondité est sortie de cette nuit décapante !

4. Le Père

④ Lecture biblique

« En effet, tous ceux qu'anime l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. Aussi bien n'avez-vous pas reçu un esprit d'esclaves pour retomber dans la crainte; vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier : Abba ! Père !

L'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu. Enfants, et donc héritiers ; héritiers de Dieu, et cohéritiers du Christ, puisque nous souffrons avec lui pour être aussi glorifiés avec lui.

« J'estime en effet que les souffrances du temps présent ne sont pas à comparer à la gloire qui doit se révéler en nous. Car la création en attente aspire à la révélation des fils de Dieu : si elle fut assujettie à la vanité, - non qu'elle l'eût voulu, mais à cause de celui qui l'y a soumise -, c'est avec l'espérance d'être elle aussi libérée de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu. »

(Romains 8, 14-21)

La plupart des traditions religieuses de l'humanité utilisent l'expression de *Père* pour désigner Dieu, en évoquant son autorité divine et sa bienveillance pour les hommes. Ce qui est intéressant, c'est que ce terme de *Père* soit relativement peu cité dans le Premier Testament (environ 15 fois), qui utilise autant les métaphores de la maternité, des fiançailles, de l'amour conjugal, de l'amitié pour suggérer la bonté de Dieu. Ce n'est donc pas en s'inspirant du sentiment religieux universel, ni même directement de l'expérience d'Israël que la foi chrétienne confesse *Dieu le Père*.

Un premier écueil à esquiver serait celui qui imaginerait en Dieu la masculinité. Dire que Dieu est Père, c'est autant utiliser l'image du père que celle de la mère. Il est autant Père que Mère. Il est un Père maternel. Dire Dieu Père, c'est parler du principe, de l'origine de tous les hommes.

Un autre piège à éviter, c'est de penser qu'en désignant Dieu comme père, nous utiliserions une image inspirée de notre père de la terre pour faire comprendre plus ou moins qui est Dieu. Nous projeterions en Dieu l'image de notre père biologique idéalisé, porté à la perfection.

Eh bien, pas du tout ! C'est la paternité humaine qui tire son sens de Dieu, et non pas l'inverse. Comme le dit saint Paul dans la lettre aux Ephésiens : « *Je fléchis le genou en présence du Père de qui toute paternité, au ciel et sur la terre, tire son nom.* » (Ephésiens 3, 14) Le modèle de la paternité c'est Dieu. Ce que nous connaissons, ce que nous voyons chez nos pères terrestres, forcément imparfaits, n'est que le pâle reflet, l'image floue de ce qu'est Dieu. C'est uniquement par le Fils que nous connaissons le Père. La paternité de Dieu procède de la condition filiale de Jésus.

Jésus révèle le Père de façon inouïe. Il s'adresse à Dieu dans sa prière en osant le terme familier et affectueux *Abba* (littéralement : papa) : « *Abba, Père, à toi tout est possible. Ecarte de moi cette coupe* » (Marc 14, 36). Matthieu et Luc nous rapportent une parole très forte : « *Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits. Oui, Père, tu l'as voulu ainsi dans ta bonté. Tout m'a été confié par mon Père ; personne ne connaît le Fils, sinon le Père, et personne ne connaît le Père, sinon le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler* » (Matthieu 11, 25-27 // Luc 10, 21-22). A Philippe qui l'interroge : « *Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit* », Jésus répond mystérieusement : « *Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : "Montre-nous le Père!"? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même : mais le Père demeurant en moi fait ses œuvres. Croyez-moi ! Je suis dans le Père et le Père est en moi. Croyez du moins à cause des œuvres mêmes."* (Jean 14, 8-11) A Marie Madeleine qui le reconnaît au matin de Pâques il dit : « *Cesse de me tenir, je ne suis pas encore monté vers le Père. Va plutôt trouver mes frères pour leur dire que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.* » (Jean 20, 17)

Nous ne connaissons du Père, que nous recevons à travers le Fils. Dieu existe comme Père parce qu'il existe comme Fils. Ainsi le Père se manifeste lors du baptême ou de la transfiguration : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur.* » (Matthieu 3, 17 ou 17, 5), Fils qui est « *de même nature que le Père* », c'est-à-dire qu'il n'est pas créé, qu'il est de toute éternité « *dans le sein du Père* ». Ce Fils s'est fait homme en prenant notre nature humaine, - perdant ainsi ses attributs divins -, pour ramener tous les hommes et toute la création en Dieu. « *Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu* », disait saint Athanase. On peut maintenant mieux dire encore, de manière plus précise : *le Fils s'est fait homme pour que l'homme devienne fils.*

Nous découvrons que nous aussi sommes fils. Ce que le Fils est *par nature*, nous le devenons *par adoption*. Quel vertige de penser que cette paternité de Dieu nous concerne maintenant, que nous sommes véritablement « fils », entraînés, et toute la création avec nous, par celui qui est Fils de toute éternité.

L'engendrement éternel du Fils Unique par le Père se fait dans l'Esprit Saint. C'est donc aussi le don de l'Esprit, Esprit de filiation, qui nous fera semblables à lui. L'expression « *fils dans le Fils* » rend parfaitement compte de cette nouveauté radicale. Elle montre bien que le Fils demeure unique, et que la paternité de Dieu ne change pas. C'est de notre côté que le changement est total : de créatures que nous étions, destinées à la filiation mais sans possibilité de l'obtenir par elles-mêmes, nous devenons enfants de Dieu par adoption. « *Voyez quel grand amour nous a donné le Père, pour que nous soyons appelés enfants de Dieu – car nous le sommes !* » (1 Jean 3, 1)."

Le mot grec *huiothesia* est transcrit en français par le terme « adoption. » La traduction, même si on n'a guère d'autre choix, ne rend pas toute la force du sens original qui signifie : « être posé fils, être fait fils. » Lorsque l'on adopte un enfant, il reçoit toutes les avantages des enfants véritablement nés de leurs parents : il porte leur nom, jouit des mêmes droits et devoirs, héritera de la part du patrimoine qui lui revient... Mais l'enfant adopté n'a pas les gènes de ses parents. Les ressemblances physiques avec eux ne peuvent être que fortuites et les similitudes de caractère proviennent simplement de l'éducation qu'il a reçue d'eux.

Il en va tout autrement de notre filiation divine. Les termes qu'utilise saint Paul pour en parler sont d'une puissance incroyable : « *Si quelqu'un est en Jésus-Christ, c'est une créature nouvelle ; l'être*

ancien a disparu, un être nouveau est là » (2 Corinthiens 5, 17) ; il a revêtu « *l'homme nouveau, créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté de la vérité* » (Ephésiens 4, 24).

De toute éternité, le Père engendre le Fils, s'exprime dans une Parole qui est son Fils, se donne tout entier dans son Fils. Tout ce que le Père est, tout ce qu'il a, l'abîme de la divinité, il l'engendre pleinement dans le Fils Unique. Et le Fils le rend, le reflue continuellement vers le Père. Cette relation, cette échange d'amour, c'est L'Esprit Saint. *Marie Noël*, dont je viens de parler, a ce mot dans ses *Notes intimes* : « *La Trinité : le Seul – Sans solitude.* » Le christianisme croit en Un Seul Dieu, Unique, qui, dans son être même est Relation, est Amour.. Ce secret nous est donné pour que nous entrions nous-mêmes dans l'intimité de la vie trinitaire. Dieu ne cherche pas du tout à dominer. Comme disaient Origène au IIIe siècle, et, à sa suite, Maître Eckart et les mystiques rhénans du XVe siècle, Dieu veut « *naître en nous.* »

« *A tous ceux qui l'ont reçu, ceux qui croient en son nom, il leur a donné de pouvoir devenir enfants de Dieu. Ils ne sont pas nés de la chair et du sang, ni d'une volonté charnelle, ni d'une volonté d'homme : ils sont nés de Dieu.* » (Jean 1, 12-13)

Pour permettre cette naissance du Fils en nous, il faut notre collaboration active par la conversion du cœur, le recueillement de la prière, la délicatesse fraternelle. La sainteté n'est rien d'autre que d'accepter de devenir fils dans le Fils Unique.

5. Tout-puissant

Mais quelle est cette toute puissance du Père que nous professons dans le *Credo* ? Une toute-puissance paradoxale. Écoutons plutôt.

5 Lecture biblique

*Mon serviteur réussira, dit le Seigneur ;
il montera, il s'élèvera, il sera exalté !
La multitude avait été consternée en le voyant,
car il était si défiguré
qu'il ne ressemblait plus à un homme ;
il n'avait plus l'aspect d'un fils d'Adam.
Et voici qu'il consacra une multitude de nations ;
devant lui les rois resteront bouche bée,
car ils verront ce qu'on ne leur avait jamais dit,
ils découvriront ce dont ils n'avaient jamais entendu parler.
Qui aurait cru ce que nous avons entendu ?
A qui la puissance du Seigneur a-t-elle été ainsi révélée ?
Devant Dieu, le serviteur a poussé comme une plante chétive,
enracinée dans une terre aride.
Il n'était ni beau ni brillant pour attirer nos regards,
son extérieur n'avait rien pour nous plaire.
Il était méprisé, abandonné de tous,
homme de douleurs, familier de la souffrance,
semblable au lépreux dont on se détourne ;
et nous l'avons méprisé, compté pour rien.
Pourtant, c'étaient nos souffrances qu'il portait,
nos douleurs dont il était chargé.
Et nous, nous pensions qu'il était châtié,
frappé par Dieu, humilié.
Or, c'est à cause de nos fautes qu'il a été transpercé,
c'est par nos péchés qu'il a été broyé.
Le châtiment qui nous obtient la paix est tombé sur lui,
et c'est par ses blessures que nous sommes guéris.*

(Isaïe 52, 12 – 53, 5)

Déblayons d'abord le terrain d'une ambiguïté de traduction. Le mot français « tout-puissant » traduit le grec « *pantocrator* », qui signifie « Seigneur de tout, Seigneur de l'Univers. » Non pas Celui qui peut

tout, mais Celui qui est le Seigneur de tout. La toute-puissance est puissance sur le « tout », et non pas la capacité de tout faire. Elle est autorité et non pas pouvoir ; elle est paternelle, et non pas despotique. Elle n'est pas une force supérieure, magique, qui pourrait tout faire et n'importe quoi, y compris mentir, tromper, tuer, exterminer... Dieu n'est pas un quelconque fakir manipulant des marionnettes. Sa toute-puissance vise l'homme. La création toute entière a pour but la naissance d'un être libre qui puisse répondre à l'Amour divin. Dieu n'est pas une toute puissance absolue. Il est Père créateur qui gouverne le monde en respectant les lois fondamentales qu'Il lui a fixé et son autonomie foncière.

Le monde est le moyen que Dieu trouve pour avoir un être libre devant lui et qui est prédestiné à entrer dans l'amour de Dieu. Il se fait tout petit et humble, il est là aussi *Le très-Bas* comme le dit l'écrivain contemporain *Christian Bobin*. Il est ce « *murmure de la brise légère* » qui se fait doucement entendre dans la conscience et dans la prière, et qui, quand l'homme y consent, peut le changer, et en le changeant, change le monde. Dieu, par son action aimante suscite une liberté qui puisse librement accepter d'aimer à son tour.

L'univers est le lieu où se déroule le dialogue entre Dieu et l'homme. Il n'est pas un simple décor de théâtre, qui serait posé là par Dieu. Il a son ordre, sa réalité et sa bonté propres. Il y a une beauté du monde même là où l'homme n'est pas. Le monde est fait pour l'homme et l'homme est fait pour Dieu. L'homme fait partie de la création pour pouvoir reconduire, dans l'amour, toute cette création à Dieu.

C'est après ces préalables, qu'il nous regarder en face le problème du mal. Vous connaissez l'alternative que posaient les philosophes du XVIIIe siècle : ou bien Dieu n'a pas le pouvoir d'empêcher le Mal, et alors il n'est pas tout-puissant, ou bien il le peut, mais, par sadisme, ne le fait pas, et alors il n'est pas bon. S'il n'est pas tout-puissant, il n'est pas Dieu et s'il n'est pas bon, nous préférons ne pas croire en lui.

Certes, l'homme est responsable de beaucoup de souffrances : guerres, génocides, violences économiques, destruction de la nature et même de sa nature. Reste pourtant une part du mal qui demeure énigmatique. Jésus lui-même n'y a pas apporté de réponse théorique : « *Ces dix-huit personnes tuées par la chute de la tour de Siloé, pensez-vous qu'elles étaient plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem ? Eh bien non, je vous le dis...* » (Luc13, 1-5). A notre réaction spontanée quand nous sommes éprouvés : « qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour mériter cela ? », Jésus réplique qu'il n'y a aucune faute, que les victimes de l'effondrement accidentel de cette tour (comme celles du *tsunami*) étaient innocentes. Mais il n'apporte pas de réponse abstraite.

Dieu n'est pas un spectateur qui reste au balcon. Il descend dans la mêlée. Il est un acteur qui entre dans l'histoire avec le peuple d'Israël, avec le Christ, avec l'Eglise. Il combat contre le mal. Il suscite des saints, Il éveille le cœur d'une mère Teresa, d'un abbé Pierre et de tant d'autres, qui coulent leur liberté dans la sienne pour lutter contre le malheur qui accable l'homme.

D'une certaine manière, Dieu se fait faible par son Amour. Il renonce volontairement à la puissance pour respecter la liberté de l'homme et quémander humblement sa réponse. Nicolas Cabasilas, un théologien byzantin du XIVe siècle, un laïc, a écrit : « *Il voulait nous convaincre d'un amour fou. Alors il invente cet abaissement, se met en état de subir maux et tourments, afin de convaincre de son amour ceux pour qui il souffre Passion, afin de pouvoir attirer à Lui les hommes...* » Paul Claudel a cette phrase qui, personnellement, m'aide beaucoup : « *Dieu ne vient pas supprimer le mal, encore moins l'expliquer, il vient le remplir de sa présence.* » Dans la confrontation avec l'énigme intolérable du mal, la seule vraie réponse possible est un combat long, car Dieu doit et veut compter sur nos libertés. Un combat déterminé aussi, car Dieu, en Jésus, ne tolère pas le mal, mais le porte, en prenant en charge jusqu'à la révolte de l'homme. A la colère désespérée de la comtesse au souvenir de son enfant mort, le petit *Curé de campagne* de Bernanos fait face : « *Madame, si notre Dieu était celui des païens et des philosophes (pour moi c'est la même chose) il pourrait bien se réfugier au plus haut des cieux, notre misère l'en précipiterait. Mais vous savez que le nôtre est venu au-devant. Vous pourriez lui montrer le poing, lui cracher au visage, le fouetter de verges et finalement le clouer sur une croix, qu'importe ? Cela est déjà fait, ma fille...* »

Au Golgotha comme à Gethsémani, Dieu en Jésus l'Innocent, n'apporte de pas de réponse philosophique. Il rejoint toutes les innocences bafouées, violées et assassinées. Au Calvaire comme

au Jardin des Oliviers, Dieu en Jésus éprouve l'absence de Dieu. Il vient rencontrer l'homme jusque dans l'enfer de son refus et sa désespérance. Le théologien orthodoxe Olivier Clément le dit magnifiquement : « *Dieu contre Dieu prend le parti de l'homme. Dieu athée, Dieu en enfer, dans l'ultime absence de Dieu... Plus bas, plus profond que notre honte et notre désespoir, il n'y a pas le néant, mais le Crucifié aux bras à jamais ouverts. ' Il n'y a que oui en lui. ' Pour nous sauver du néant, Dieu s'anéantit par folie d'amour, non en perdant sa divinité, mais en montrant ce qu'elle est vraiment, c'est-à-dire une folie d'amour.* »

La Toute Puissance d'Amour accompagne et soutient nos luttes contre le malheur. Elle nous guide vers « *le jour de Dieu* » (2 Pierre 3, 11). Ce Jour sera moins la fin du temps ou le terme de l'histoire, que l'entrée définitive dans l'Infini de la Joie trinitaire, là où seront essuyées les larmes de nos batailles. Osons dire, maintenant, dans l'Esprit, la prière que nous avons reçue du Sauveur :

***Notre Père qui es aux cieux
Que ton nom soit sanctifié
Que ton règne vienne
Que ta volonté soit faite
sur la terre comme au ciel.***

***Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour
Pardonne-nous nos offenses
comme nous pardonnons aussi
à ceux qui nous ont offensés
et ne nous soumets pas à la tentation,
mais délivre-nous du mal.***